



L'histoire (trop sanglante pour mériter un grand « H »)

« Io, figlia son d'Egmont, e vendicava il padre ! »
(Moi, je suis la fille d'Egmont, et je vengeais mon père !)
Amelia d'Egmont au Duc d'Albe, Finale III

Philippe II d'Espagne tenait les Pays-Bas de sa grand-mère Giovanna la Pazza (qui fut, tout comme lui, personnage d'opéra !) et en vue de juguler le calvinisme qui se répandait dans ces provinces, il installa d'abord cette terrible machine qu'est l'Inquisition, puis y envoya dix mille soldats, commandés par Don Fernando Alvarez de Toledo : le duc d'Albe !

Le comte d'Egmont auquel Goethe consacra une tragédie, croyait en la noblesse d'âme pour gouverner les destinées d'un pays et refusait toute manigance. Il fut arrêté en 1568 et décapité dès le lendemain sur la Grand-Place de Bruxelles, à l'âge de quarante-six ans (selon une autre version de l'histoire, il aurait subi une longue période d'emprisonnement à Gand). Les cruautés sanguinaires d'Albe ne vinrent pas à bout de l'insurrection et le duc obtint d'être rappelé en Espagne en 1573. Il mourut dix années plus tard, à l'âge de soixante-quatorze ans. L'histoire ne parle pas d'une fille du comte d'Egmont mais de deux fils, dont l'un n'hésita pas à se mettre aux services du meurtrier de son père, qui heureusement n'était plus là pour le voir.



Le Duc d'Albe - Il Duca d'Alba (Commentaire littéraire et musical)

Opéra en quatre actes d'Eugène Scribe et Charles Duveyrier –
Opera in tre atti di Eugène Scribe
nella versione ritmica italiana di
Angelo Zanardini

Hélène d'Egmont – Amelia d'Egmont, soprano
Henri de Bruges, jeune Flamand – Marcello di Bruges, giovane Fiammingo, ténor
Le Duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne Philippe II
Il Duca d'Alba, governatore dei Paesi Bassi in nome di Filippo II°, baryton
Carlos, autre officier espagnol – Carlos altro ufficiale spagnolo, ténor
Daniel, maître brasseur – Daniele, birraio, basse
Sandoval, capitaine espagnol – Sandoval, capitano spagnolo, baryton
Un tavernier, basse – (pas de correspondant)
Balbuena, soldat espagnol, ténor - (pas de correspondant)

Le premier acte, le deuxième acte et le troisième, ainsi que le premier tableau du quatrième acte, se passent à Bruxelles en 1573. Le deuxième tableau du quatrième acte se passe dans le port d'Anvers.

L'azione si svolge a Brusselle e nel porto di Anversa, sulla riva della Schelda.
Epoca : 1573.

Remarque à propos des éditions du livret d'*Il Duca d'Alba* et du *Duc d'Albe*

Le fait que le livret de la version Salvi n'ait pas été publié ne facilite guère la comparaison, à moins que les éditions discographiques de l'exécution de la RAI en 1951-52 n'aient eu le scrupule de le proposer dans leur plaquette ?...

La Casa Ricordi, en rachetant la Casa Lucca, récupérait le texte de la version Salvi mais elle choisit de publier dans sa collection bien connue de livrets petit format le texte réduit de l'édition Schippers, officialisant celle-ci en quelque sorte.

En revanche, le texte originel français de Scribe et Duveyrier fut d'abord publié en dactylographie par la Donizetti Society de Londres dans son *Journal 5*, en 1984.

Il fut ensuite imprimé et repris par l'important volume de la Garzanti *Tutti i libretti di Donizetti* (1993), qui eut la bonne idée de placer à côté du texte de Scribe, celui de la « versione ritmica italiana » d'Angelo Zanardini. Malheureusement, on s'est contenté de reporter le texte de l'édition réduite de Thomas Schippers, ce qui fait que l'auditeur qui voudrait suivre sur le texte une exécution de la version complétée par Salvi n'y trouve pas le texte italien correspondant... Il lui reste à « se débrouiller » avec l'original français de Scribe, qui correspond souvent à ce que l'on entend chanter en italien ! (Attention au fait que la version Salvi ne retient pas TOUT le texte français qui, de toute façon, est plus long car destiné à un grand-opéra à la française !).



A l'adresse Internet suivante, on trouve le texte italien de la version minimaliste Schippers : http://www.karadar.it/Librettos/donizetti_duca.html#ATTOPRIMO

Les durées indiquées concernent aussi bien la version terminée par Matteo Salvi que celle de Thomas Schippers, éliminant ce qui n'est pas de la main de Donizetti, car les théâtres remontant l'opéra choisissent plutôt cette dernière.

La différence totale d'exécution globale est de **54 minutes** (version Salvi : 2heures 37mn. / version Schippers : 1heure 43mn.)

Le commentaire qui suit tente de présenter aussi bien la version Salvi, apparemment choisie par Radio France, que la version « minimaliste » Schippers.

Afin de distinguer les passages supplémentaires que comporte la version Salvi, on a placé le commentaire qui la concerne entre des traits pointillés et en retrait.

ATTO PRIMO

(Salvi : 43 mn. / Schippers : 25 mn.)

Le théâtre représente la place de l'hôtel de ville à Bruxelles, qu'on aperçoit au fond à gauche. A droite, au premier plan, la brasserie de Daniele. A gauche, également au premier plan, l'entrée de la caserne des arquebusiers.

Dès l'indication de décor, on trouve une différence de taille entre le livret originel et l'original de la création en italien. Il ne s'agit plus d'une kermesse et la longue didascalie sur les danses des gens du peuple disparaît, ainsi que l'idée de « tableau d'une fête flamande ».

Preludio. Les timbalent roulent, graves, une marche lente, noire, menaçante retentit alors (elle accompagnera les condamnés vers le supplice à l'acte III). Brusquement, l'atmosphère s'adoucit, les cordes ondoient de cette manière typique chérie par le Romantisme et entonnent une tendre mélodie symbolisant l'affection unissant un père à son enfant et qui apparaît à la fin de l'acte III.

[Version Salvi] Salvi développe plus cette mélodie, lui donnant une belle couleur verdienne (!) puis fait une puissante allusion à la marche du supplice.

Sur les violons frémissants, le hautbois cite ensuite la mélodie que l'on réentendra à l'apparition d'Amelia d'Egmont. L'orchestre attaque une montée chromatique... le rideau s'ouvre...

Coro d'Introduzione. Carlos (ténor), Sandoval (bar.) et les Espagnols sortent de la caserne et boivent joyeusement à la gloire de leur pays et de son roi. En contrepoint, les Flamands maudissent pays et roi dont la « foi est éclairée par les bûchers ! ».



La version Salvi comporte un peu de *scena* (ou récitatif plus expressif) montrant Carlos (ténor) en train de demander un peu « de ce houblon qui mousse et qui pétille », le considérant comme le bien des Espagnols puisque « L'étendard de Castille / depuis six ans, flotte sur ce rempart ! ». Sandoval évoque la gloire de l'Espagne qui conquiert tant de terres que le soleil ne s'y couche jamais ! Le chœur reprend encore...

...mais une autre *scena* montrant les Brabançonnes qui renoncent à leurs danses et l'insistance sévère des Espagnols qui veulent les voir s'amuser, ainsi qu'une ultime reprise du chœur, n'ont pas été mises en musique.

Scena ed Inno. Lorsque Daniele, le brasseur (bs.), demande son dû pour la bière consommée, Sandoval le prend de haut : « Depuis quand quelqu'un eut donc la hardiesse de faire payer à l'Espagnol le bien dont il dispose ? » et il descend à l'injure : « o vil gente fiamminga ». Daniele les traite de brigands et tous veulent se jeter sur lui mais l'orchestre reprend le thème plaintif annonçant l'entrée d'Amelia, qui sort de la brasserie, tout habillée de noir et pensive (le hautbois énonçant son thème l'accompagne longtemps). Si cette belle est la fille du brasseur, Sandoval est prêt à lui pardonner ! Il interroge donc... Daniele explique qu'elle porte le deuil de son père, assassiné. Amelia demande à voix basse à Daniele si le lieu est bien ici... L'orchestre se trouble lorsqu'il indique la colonne au centre de la place (que curieusement l'indication italienne du décor ne conserve pas !) et confirme avoir vu rouler, là-bas, « la noble tête ». Amelia tombe à genoux près de la colonne et jure de venger son père.

[V.Salvi] Les tambours roulent, annonçant l'arrivée de la litière du duc d'Albe, se rendant à l'hôtel de ville demander aux Flamands un nouvel impôt pour leur solde, annonce Sandoval. Apercevant Amelia toujours agenouillée, il lui demande si elle a une grâce à implorer au duc. Elle se relève rapidement, s'écriant : « A genoux, moi ! », puis chuchote à Daniel : « Devant le bourreau de mon père ! ».

Les tambours roulent et l'orchestre suggère la marche accompagnant l'imposante entrée de la litière ducale, accompagnée de gardes wallons, d'Albanais, d'arquebusiers, de magistrats de la ville. Les soldats se mettent en ordre de combat, saluent, les drapeaux s'abaissent au passage de la litière qui se dirige vers la porte de l'Hôtel de Ville. Le chœur de gloire des Espagnols éclate alors, auquel fait écho, discrètement horrifié, pour ainsi dire, le commentaire des Flamands sur « celui qui désole et les terres / et les foyers ».

Gran Scena ed Aria Amelia. Les officiers rejoignent le cortège et seuls quelques soldats restent sur scène. Don Carlos s'étonne de voir Amelia muette, tandis que tous (ou presque) chantent à la gloire du duc d'Albe. (Dans le livret originel français c'est Balbuena, ivre, qui interroge Hélène). Il veut qu'elle s'écrie avec lui : « Viva il Governatore ! », Daniele s'interpose, la main sur son poignard, mais Amelia l'arrête. Entre temps, quelques soldats ont apporté une grande table et ils commencent à boire. Carlos demande à Amelia la chanson du duc d'Albe mais elle, réfrénant un mouvement de colère, répond ne pas la connaître. L'autre lui demande alors de chanter ce qu'elle veut, mais de chanter. Daniele remarque amèrement qu'il n'est rien de sacré pour eux. Deux sombres accords de l'orchestre, sur les timbales qui roulent, menaçantes, introduisent un air sûrement pas du genre attendu... Amelia se lance dans le récit, hautement métaphorique, d'un beau vaisseau prêt à faire naufrage, sur de sombres accords ondoyant à l'orchestre. Les marins invoquent l'aide divine mais Dieu répond que l'homme l'implore souvent mais tient en fait son salut dans sa propre main ! (On pense inmanquablement aux *Vespri siciliani* où Elena répète avec intention : « in vostra man !! »). Le peuple entourant la table se



rapproche peu à peu d'Amelia...changeant de ton, elle clame alors avec ferveur qu'il faut s'armer de courage, se défendre, puis regardant le peuple : « Le sang manque-t-il à nos veines ? (...) / Levons-nous, levons-nous, au milieu des cruelles tempêtes ».

Elle commence un second couplet, avec cette fois l'orchestre soulignant insidieusement son propos...plus directement allusif à la situation des Flamands opprimés ; le chœur du peuple répète évidemment son refrain.

Scena e ripresa Aria. Le peuple demande à Daniele s'il connaît « Cette fille noble et belle », et apprenant que le comte d'Egmont était son père, ils lui déclarent à mi-voix (dans le texte de Scribe) : « O fille du martyr / ta voix nous inspire / les Belges te suivront / et te vengeront ! ». Leur accord donne lieu à un gracieux ensemble déguisant bien leur espoir de révolte, puis le refrain éclate une troisième fois mais avec un texte clair et direct : « Allons, courage ! Frappons ! / Nous saurons libérer notre patrie ! »

Les Flamands font mine de se jeter sur les Espagnols mais les trompettes sonnent, les tambours roulent, interrompant la fin de l'air : un personnage vêtu de noir apparaît sur les marches de l'Hôtel de Ville, sans gardes. Tous s'écrient, stupéfaits : « Il duca d'Alba ! Oh terror ! ». Ils se dispersent peu à peu – à la grande déception d'Amelia – et retournent à leurs maisons : la marche du duc n'a pas besoin de plus que les *pizzicati* des cordes qui la jouent.

Le duc s'avance et d'un geste fait sortir les soldats qui s'étaient respectueusement levés.

Terzetto. Si Scribe précisait « à part » la tirade du duc « Race faible et poltronne », le texte italien supprime la notation « à part » et se fait plus mordant : « Peuple lâche, vil, abject ». Il affirme son pouvoir, répétant : « la volonté d'une seule de mes paroles / est décret du ciel ! ». Amelia répète la même mélodie sur des paroles d'horreur, horreur de se trouver en présence du vil tyran « rejeté / de la terre et du ciel ! ». L'entrée musicale de Daniele, qui retourne les mots « vil » et « abject » vers le tyran, voit l'ensemble se développer peu à peu, puis une belle mélodie lumineuse conduite par Amelia atteint au sublime donizettien, roi des morceaux concertants.

Scena e Duetto - Finale Primo. Un motif tourmenté passe à l'orchestre pour accompagner l'entrée de Marcello (ténor), qui s'adresse à Amelia et à Daniele sans apercevoir le duc. Il explique comment les juges de Bruges l'ont absous malgré leur crainte de la tyrannie et face à l'accusation espagnole !...Le duc s'avance alors, déclarant qu'il faudrait admirer la clémence ducale...mais Marcello, sarcastique, corrige en : « Ou plutôt la fatigue !... » Oui, las d'égorger, il se repose pour mieux frapper ! Amelia ne sait comment le faire taire. Marcello ne comprend pas la raison de cacher sa haine bien connue...

Le duc lui demande pourquoi haïr sans connaître la personne et Marcello répond qu'il a tout bouleversé sur leur sol natal, n'ayant su ériger que des échafauds ! Ah ! Si un heureux sort pouvait un jour le montrer à ses yeux, clame Marcello. « Tu le verras ! Freine ton aveugle ardeur ! » lui dit le duc. « Et où ? » répond l'autre, « Devant toi ! », lance le duc, demandant aux autres de sortir ; Sandoval et quelques soldats venant de la caserne se retirent au fond en attendant des ordres.

[Le texte français comprend à cet endroit un quatuor, apparemment écarté par Donizetti, unissant la terreur d'Hélène et de Daniel craignant pour leur ami, la hardiesse d'Henri prêt à tout braver, et l'assurance du duc persuadé qu'il fera plier le jeune homme.]



Duetto-Finale I a) Scena. Le duc interroge le jeune homme qui déclare se nommer Marcello di Bruges. Il lui demande ensuite qui est son père et Marcello n'en sait que peu de choses, il a dû finir ses jours en exil, banni par le cruel envahisseur. Le duc interroge à présent au sujet de sa mère et Marcello s'émeut à son souvenir car elle est décédée depuis un an. Le duc poursuit, apparemment bien informé : avant de mourir ne l'avait-elle pas confié au comte d'Egmont ? A ce nom, le cœur de Marcello s'enflamme : « ce noble Egmont, ce héros... - Ce rebelle ! » coupe le duc. Marcello explique comment le comte guida ses pas sur le chemin de l'honneur, et son modèle sera, sinon la vie, au moins la mort du comte ! Voilà, le duc sait tout et peut lui déchirer la poitrine.

b) « Un vil non sono », je ne suis pas un homme vil, déclare Marcello, je sais bien que ton cœur ignore le pardon, et je n'en éprouve pas de terreur. Je vais monter, comme un preux, l'échafaud fatal... La mort pour le sol natal est belle ! ». Le duc se dit ébloui par la hardiesse de Marcello et admire son assurance forgée par le seul amour de sa patrie ! La musique de la mélodie de Marcello traduit sa noble fierté, l'admiration du duc s'exprime en contrepoint.

c) Lorsque le duc lui avoue ressentir de la compassion pour lui, Marcello ne comprend pas. Le duc lui explique avoir « pitié d'autant d'erreurs », mais il va lui montrer la nouvelle voie à suivre, la voie de la gloire... où est-elle, s'enquit Marcello. « Là où je suis le maître ! » affirme le duc, alors que l'orchestre plaque un accord, « Je te veux à mon côté, parmi les plus courageux », et Marcello : « Moi ? Moi ? »...

d) Moi servir l'opresseur ? Et Marcello reprend la mélodie b) mais en variant le texte : « Si vil io non sono », (aussi vil je ne suis pas), le duc est plus encore ébloui : « Il dédaigne le pardon / je suis presque le coupable, il est mon juge ».

A ce moment, la version Schippers plaque les cadences décrites plus bas qui expriment les paroles d'avertissement du duc « Guai a te, Marcello », prends garde à toi, Marcello, mais sans la petite reprise allusive de la cabalette de Marcello et l'orchestre attaque sa dramatique conclusion.

e) Scena. La version Salvi suit le texte de Scribe et fait avancer Sandoval qui dit au duc : « c'est trop longtemps souffrir son insolence / parlez, ordonnez son trépas ! ». Le duc ordonne au contraire que Marcello soit libre mais lui indique une maison dont il ne doit pas franchir le seuil... la brasserie de Daniele ! Le duc achève d'étonner Marcello en lui conseillant de se méfier d'« une flamme insensée » car il a lu dans son cœur ! « Fuis cette femme !... je l'ordonne. », poursuit le duc mais Marcello se lance alors dans une fière cabalette « Di me stesso son signore » (je suis moi-même mon propre maître), et les avertissements ou menaces du duc – qui n'a pas le droit à la mélodie mais seulement à des interventions – ne l'empêchent pas de s'approcher de la porte de Daniele...

...les cadences conclusives voient le duc répéter son avertissement, ponctué par « Io, Duca d'Aaaaalba !! (Moi, duc d'Albe). Marcello fait une brève citation-rappel de sa cabalette « Di me stesso son signore » et l'orchestre conclut dramatiquement ce dialogue scellant, pour l'instant, l'opposition entre les personnages.

La cabalette ou strette finale du duo est typiquement donizettienne dans sa fierté un peu naïve, mais ne manquant pas de panache. Si Thomas Schippers l'a supprimée, c'est probablement qu'elle est de Salvi, mais en tout cas elle ne détonne pas.

Précisons que l'on ne trouve cette cabalette que dans l'enregistrement de la première reprise moderne à la RAI, en 1952, et dans les exécutions de New York en 1982 et Spolète en 1992. Si Fernando Previtali en donne une interprétation au tempo idéal, par rapport à Eve Queler et Alberto Maria Giuri un peu



rapides, il en coupe la reprise, comme c'était le cas dans les années 50 (E. Queler aussi, pourtant en 1982 !), et c'est dommage car elle n'est pas une simple répétition du thème mais comporte une intéressante variation tonale.

(Rappelons que la version Schippers fait terminer ici non le premier acte, mais le premier tableau de son premier acte)

ATTO SECONDO

(Salvi : 45 mn. / Schippers : 28 mn.)

La brasserie de Daniele ; à droite, des cuves, des alambics et des fourneaux. A gauche, des tables, des chaises et la porte de la chambre d'Amelia. Au fond, la porte de la route.

Coro. Un bref crescendo de l'orchestre introduit le joyeux chœur des ouvriers de la brasserie qui chantent les louanges de la bière, plus amie que le vin, laissant après l'ivresse l'homme « sombre et chagrin », nous dit Scribe. Daniele contemple les ouvriers travaillant dans l'allégresse mais comprend qu'il n'y a rien à obtenir d'eux. Il se dirige vers les ouvriers silencieux qui disent ne pouvoir travailler sans l'espoir de vivre libre. Daniele comprend que c'est sur eux qu'il pourra compter et ils le lui confirment, mais pour l'instant, il leur conseille la prudence. Mieux vaut s'unir discrètement aux autres et reprendre avec eux les louanges de la « blanche mousse » qui, la raison, « jamais n'émousse » : Daniele lance lui-même une sorte d'hymne au joyeux breuvage qu'ils répètent mais de proportions plus réduites que le texte prévu par Scribe, puis tous reprennent le chœur initial.

La journée touchant à sa fin, l'heure du départ sonne ; ils quittent la brasserie.

Amelia paraît à ce moment par la porte de gauche. Elle explique à Daniele que Marcello est perdu : il a été conduit sous escorte chez le duc d'Albe ! Il faut rassembler leurs compagnons et « vaincre pour le sauver ou se perdre avec lui ! », énonce sentencieusement Scribe. Daniele prend manteau, chapeau et sort par le fond. Amelia reste seule.

Preludietto. Dans la version Schippers, l'acte II (ou plutôt le deuxième tableau de l'acte I) commence ici. L'orchestre fait entendre un motif gracieux dans l'angoisse (ça, c'est Donizetti !), celui qui accompagne le dialogue Daniele-ouvriers taciturnes dans la version complétée. Le rideau se lève, Amelia est seule dans « La birreria di Daniele », la brasserie.

Scena e Romanza Amelia. L'atmosphère s'adoucit, dominée par la flûte accompagnant les tendres réflexions d'Amelia. Elle s'adresse mentalement à Marcello, car elle a lu dans son cœur ce que son aimable visage n'a jamais trahi : il l'aime ! Elle tressaille tout à coup et l'orchestre avec elle... pourquoi donc ? Les cors préludent, les violons font entendre leur ondoisement caractéristique tant aimé du romantisme musical. « Ombra paterna, a me perdona », que l'ombre de son père lui pardonne cette nouvelle « épine » à sa « couronne ». La flûte anticipe sa prière « Ah, grâce ô père ! Pure et sainte, est l'ardeur qui étouffe mon soupir.../ Elle fait couler des pleurs si amers / grâce pour lui, il doit mourir ! » Le texte chanté ajoute : « Grâce ô père, ne me maudis pas ! ». La prière semble se terminer mais c'est en fait une autre section de l'air, déjà *moderne* en quelque sorte, puisque Verdi adoptera



cette manière de juxtaposer plusieurs périodes dans un même air, à des fins expressives, comme dans le cas de cette autre Amelia, au deuxième acte d'*Un Ballo in maschera*.

Ici, *notre* Amelia voit son angoisse brutalement augmenter – et l'orchestre de le refléter – sa souffrance est trop cruelle, son père ne peut lui refuser la grâce de celui qui a juré de venger sa triste fin !... La flûte revient alors et anticipe à nouveau sa prière dont la seule ferveur anime Amelia en cette fin d'air si recueillie... « O padre mio, preghiam.... Ei dee morir... » (prions ô mon père, il doit mourir).

[Un passage du texte de Scribe non mis en musique nous montre le retour de Daniel expliquant comment une ombre s'est glissée près de lui : « Un brave à qui le ciel propice / fit franchir sa prison » et puis lui tomba dans les bras... Hélène devient de plus en plus émue : Henri paraît !]

Scena e Terzettino. L'orchestre s'agite puis éclate en accords *staccati*, Marcello s'écrie : « Amelia !! » en entrant. Sans nous laisser reprendre notre souffle, une mélodie grave, répétitive comme une marche, passe à l'orchestre, figurant précisément le *passage* de la ronde. Durant tout le petit trio qui va suivre, cette ronde passe ainsi musicalement, et c'est du reste l'un des moments de l'opéra qui frappèrent le public lors de la création. Le texte des trois personnages est le même : il faut faire silence car la ronde des Albanais chez Scribe, des arquebusiers chez Zanardini, passe. Leur chant est ainsi construit : la partie de Daniele vient en premier, reprise en contrepoint par le chant des deux autres.

Scena e Duetto. Marcello, croyant toujours rêver, explique que sa prison n'était autre que la maison même du tyran et que là, à la faveur de la nuit, il a pu s'enfuir ! Un garde alerté a lancé un coup de feu mais le ciel le protégeait... et fit plus, en lui faisant découvrir en ces murs détestés un secret !... Marcello n'en dit pas plus mais presse Daniele d'avertir leurs amis : le moment est venu !

[Duetto] a) Scena. L'orchestre s'exalte, accompagnant la sortie de Daniele. Amelia lui demande comment payer un tel dévouement, il répond « Un seul, sublime, immense / qui est supérieur à tout bien ! », là le texte italien s'écarte de celui de Scribe faisant plus simplement déposer les hommages d'Henri devant Hélène.

Amelia lui demande pourquoi il la regarde et tremble... Marcello déclare vouloir lui dédier l'hommage de ses « palpiti supremi !! », il hésite, parle à mots couverts puis s'anime et l'orchestre halète avec lui : si cette nuit sa main rate le cœur du tyran, eh bien en mourant il espère recevoir d'elle un soupir de pardon !...

b) Tout se tait, les cors préludent gravement, Marcello commence alors : il a pu jusqu'ici contenir l'ardent secret qui lui déchire le cœur et la phrase musicale atteint son sommet sur les mots ne demandant pas de traduction : « Amor, amor sublime, / paradisial sospir ». Elle reprend la même mélodie mais avec des mots plus pudiques : « Ah ! une compassion égale / j'avais ensevelie, dans mon cœur / angoisse céleste / qui terrorisait ! ». Derrière le chant d'Amelia, la flûte et les bois badinent de délicieuse manière, une manière cordiale et délicate, à la Donizetti.

Lorsque la phrase musicale atteint son sommet, Donizetti unit passionnément la voix de Marcello au chant d'Amelia ! Moment de suspension... l'orchestre souligne d'accords piqués le mélange de perplexité et d'espoir naissant de Marcello... qui découvre de la compréhension ! Il se déclare alors passionnément et reprend la phrase initiale du duo, suivi par Amelia.

c) Scena. Amelia, troublée, rappelle comme seul lui sut l'accueillir et lui offrir son soutien, pourrait-elle demeurer ingrate face à tant de bonté, alors que sous peu ils seront dans la tombe ? Après un moment de silence, trois « Non ! » signent sa résolution : son père lui donnera son pardon ! Sa réponse déterminée provoque une phrase ascendante dans laquelle Marcello monte vers le septième ciel : comment ? Lui, qui n'a ni rang ni fortune pourrait ?... Amelia, grave, déclare (comme posant une condition) : « Marcello, venge mon père ; / si tu le fais, tu deviendras pour moi / plus noble que le



Roi ! ». Sur des accords plaqués de l'orchestre ; il objecte, éperdu –comme l'orchestre ! – qu'il est seul au monde et qui alors l'aidera ? Amelia a un terrible suraigu : « Marcello venge mon père / et ton père à toi, alors il sera ! ».

d) Stretta finale (ajoutée par Salvi). Ils se lancent à l'unisson dans une invocation triomphante au « saint martyr de la patrie » qu'ils vont venger ensemble. Le morceau est enjoué de cette pointe de joie naïve donizettienne et comporte même cette typique façon de faire, de lyrisme ascendant vers un point culminant, avec ensuite une tout aussi typique *redescende* donizettienne.

Scena della Congiura.

Moment important du drame, mais également grand moment de la partition, doté de plusieurs sections, progressif et insolite pour l'époque.

Salvi ajoute cette petite Scena : Daniele revient suivi d'ouvriers et de bourgeois ; Marcello l'interroge et obtient confirmation : « Pas un ne manquait au saint appel ».

a) marche. « *Les conjurés s'avancent lentement* », précise la didascalie et commence discrètement une sorte de marche furtive dans laquelle le chœur, par un efficace et inhabituel contrepoint, chante doucement que le moment est venu de s'unir en un serment jurant de sauver cette terre ! Curieux morceau que cette marche « étouffée », marquant certes la prudence des conjurés, mais également la souffrance exprimée par les voix en contrepoint, évoquant même un chant ancien, un *lamento* baroque...

Salvi ajoute un passage : ils s'animent lorsqu'ils invoquent la honte de celui qui tremblera devant l'opresseur malgré une cause aussi noble que la liberté ! Salvi fait vrombir l'orchestre à leur suite...

b) C'est le moment du serment, exprimé de manière poignante car les voix sont seules, l'orchestre ne faisant que ponctuer, technique que Verdi fera sien pour les impressionnantes scènes de serment de *La Battaglia di Legnano*.

Dans un fort beau contraste, ils s'écrient tous : « Jurons ensemble de vaincre !... » S'ensuit une courte pause, puis, doucement : « ou de mourir. »

La calme marche en contrepoint a) reprend mais se change rapidement en un beau crescendo pour les solistes, bientôt rejoints par le chœur : ils interrompent et reprennent, se répondant mutuellement « Jurons, jurons... de vaincre...ou... de ...mourir », cette fois le verbe « Morir !!! » est chanté avec force et souligné d'un *fortissimo* de l'orchestre qui conclut ensuite.

On peut croire la scène de conjuration terminée !...

[...Surtout chez Scribe qui fait asseoir tout le monde en demi-cercle pendant que Henri explique comment atteindre, par un passage secret du jardin, le cœur de la fête de bal que donne ce soir le tyran, et frapper, enfin.]

Au lieu de cela, la version Salvi place ici un bref passage dont la musique reflète la précipitation des conjurés pressés d'agir, avec un appel aux armes lancé par Amelia et la reprise générale mais plus discrète de leur mot d'ordre : « Nous jurons de vaincre ou de mourir », sur



des graves accords (peu donizettiens en vérité) de l'orchestre. Brusquement, la flûte énonce un motif... (de l'hymne que Marcello va bientôt entonner).

c) Donizetti, lui, les fait tous tomber à genoux et Marcello d'abord clame : « Libertà, Libertà, gran diva », Liberté, Liberté, grande déesse, avive en ton peuple la foi en toi, / fais triompher notre fer. » Tous reprennent l'hymne, mais à mi-voix, sur un orchestre discret, à peine dramatisé par quelques réguliers roulements de timbales. L'hymne semble s'interrompre car Marcello puis Amelia exhortent les autres à marcher sans souffrir si jamais il leur fallait tous périr ! On sent qu'un moment musical se prépare, leur chant augmente de ferveur, les voix de puissance...éclate alors la reprise générale, triomphante :

« Libertà , Libertà, gran diva
la fede in te nel tuo popolo avviva,
fa trionfar
il nostro acciar ! »

laissant l'auditeur abasourdi de... de cette « verdianité » avant la lettre et inattendue ! En revanche, bien donizettienne d'élégance et d'émotion contenue, est l'admirable decrescendo orchestral sur les mots « fa trionfar / il nostro acciar ! », finesse qu'aurait pu mépriser un compositeur recherchant simplement l'effet. Ici, on atteint au grandiose en faisant passer la ferveur humaine avant la pompe. L'hymne « Libertà, libertà, gran diva » est une réécriture magistrale de la sublime Prière des Écossais de *Maria Stuarda* ! Le recueillement croît en une ferveur sublime et la prière devient un solide chant de liberté qui nous laisse entrevoir comment Gaetano, devant en toute hâte travestir sa *Maria Stuarda* (interdite par la censure juste après la générale), fit de cette prière une scène de conjuration dans *Buondelmonte*.

Pezzo d'Assieme – Finale Secondo. a) Scena. Cette fois, la scène de conjuration est terminée... brusquement d'ailleurs, car l'orchestre n'a même pas de conclusion réelle : on frappe ! Daniele s'interroge, qui peut venir à lui, la nuit ? Au-dehors, Sandoval demande d'ouvrir au nom du Duc et du roi ! Les ouvriers sont interdits, ne pouvant lâcher qu'un « Gran Dio ! » traditionnel. Daniele déclare être seul mais Sandoval menace de réduire la porte en morceaux...

La présence d'esprit de Daniele leur fait rallumer les flambeaux et cacher les armes dans les fûts...quant à l'orchestre, il entonne la montée conduisant à une reprise de la « Canzone du birraio », chanson du brasseur.

Une fois les Espagnols entrés, Sandoval ironise : « “Mastro Daniele” est donc seul en sa demeure ? » et ne croit pas tellement aux explications de travail que lui donne Daniele... d'autant que Sandoval, apercevant Amelia, en déduit que l'affaire se complique. Voyant quelques ouvriers tirant une charrette, il saisit la main d'un bourgeois et remarque que ces mains n'ont jamais touché de douves, ces planches servant à fabriquer des tonneaux. Avisant un verre sur une table, il demande à boire mais veut qu'on le serve avec le contenu d'un tonneau marqué d'une croix rouge...Les soldats enfonce le tonneau : les armes qui s'y trouvent tombent à terre ! Sandoval et les soldats ont leur preuve, mais tous les autres se lancent dans l'ensemble noté « *feroce* » par Donizetti sur la partition :

b) Première partie de l'ensemble : « Non abbiám che un sol signore / Dio che legge a noi nel core » (nous n'avons qu'un seul maître, / Dieu qui nous lit dans le cœur). Sandoval et les soldats veulent arrêter ces coupables : « Allons ! Et la hâche s'abattrá / sur celui qui invoque la liberté ! ».

c) Scena. Sandoval ordonne qu'ils soient tous conduits dehors mais écarte Marcello qui s'avancé avec ses amis. Il déclare qu'il est leur complice et veut suivre leur destin. Sandoval répond que le duc ne le veut pas ! Marcello croit alors que les « tiranne voglie », les désirs du tyran lui ont réservé un supplice particulier... mais Sandoval le déclare libre et précise avec ironie : « Le tyran veut sauver tes jours. »



La stupéfaction est générale. Tous s'écrient : « SAUVER ! ».

d) Strette finale. Amelia lance la strette exprimant la stupeur de tous les Flamands : « Oh, ciel, oh, stupore ! ». Marcello est horrifié par cette « infâme mercè », cette grâce infâme : il est leur complice et méprise un pardon qui vient du trône et faisant de lui un vil !

Insensiblement, l'ensemble laisse part à un dialogue : Marcello, puisqu'on le dit libre, va jusqu'à provoquer Sandoval faisant signe de la main qu'il ne peut répondre ! Marcello, éperdu lui demande : « O noble Espagnol, / Il t'a également imposé d'être vil ? ». Sandoval rentre son arme : « tu peux, noble Belge, insulter sans crainte. » Marcello n'en revient pas, Sandoval poursuit : « On m'a interdit de blesser ! ».

Peu à peu revient le thème de la stupeur, mais Marcello est désolé d'être séparé de ses amis qui sont bien décidés à rester unis : « O morte o libertà ! ». Après quelques cadences enflammées, dominées par les voix de Marcello et d'Amelia, l'orchestre reprend *forte* plusieurs fois le thème de la stupéfaction et conclut de manière impressionnante.

Il faut entendre Thomas Schippers mener ce crescendo final puis la charge orchestrale, avec une fougue, une férocité inouïes qui n'ont plus été entendues ensuite !

Chose inhabituelle chez Donizetti, nous avons un *fugato*, comme le fait remarquer Piero Mioli¹, mais en plus il est noté « feroce » sur les mots « Non abbiám che un sol signore / Dio che legge a noi nel core » (nous n'avons qu'un seul maître, / Dieu qui nous lit dans le cœur). Quant au finale dans son ensemble, P. Mioli a raison de faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'un « regolare concertato bipartito » : d'un ensemble concertant habituel en deux parties (un Largo puis une Stretta vigoureuse), mais d'« une scène variée et informelle qui, à un certain point, se concentre en un très singulier et très dense moment de contrepoint ».

ATTO TERZO

(Salvi : 39 mn. / Schippers : 29 mn.)

Une salle de l'Hôtel de ville de Bruxelles, fermée par de larges portes et de grandes baies vitrées.

Preludio, Scena...

Un prélude aux amples accords montrant bien l'état de désabusement qui pèse sur le personnage introduit la scena ou récitatif élaboré (le morceau ne « sonne » pas donizettien, à part comme un rappel fugitif d'un moment où le duc émet la plainte « figlio mio ! »).

Le duc d'Albe reconnaît amèrement ses torts : enlever celle qu'il aimait à son père, à son fiancé : « Ah ! l'orgueil, la jeunesse, un amour insensé / pouvaient-ils justifier un tel crime !!... », nous dit Scribe. Le duc poursuit : « mais elle !.../ S'échapper et me fuir et pendant dix-huit ans / me dérober la vue et les embrassements / de mon fils !... L'élever dans l'horreur de son père.../ Ah !...c'est me surpasser encore en cruauté !... ». Zanardini suit ce texte, en remplaçant toutefois « à son fiancé » par le plus neutre « à son frère » et « cruauté » par « faute ». Le duc tire alors un papier de son sein et lit cette ultime douleur infligée par cette femme : « Toi pour qui rien n'était sacré, si ta hâche lugubre rencontre Marcello di Bruges, honneur de sa patrie, épargne sa tête, tu lui fus père », (on apprécie le passé simple, comme si

¹ In : Donizetti - 70 melodrammi, Edizioni Eda, Torino 1988.



le duc n'avait été père qu'un instant). Zanardini se montre plus tortueux et édulcoré que Scribe, mais il est vrai qu'il n'avait pas à accomplir une simple traduction – enfin, *simple* est une façon de parler, tant l'exercice est délicat ! – mais une « versione ritmica », c'est-à-dire tenant compte d'une musique déjà écrite. Voici d'ailleurs le texte de Scribe : « Toi, qui n'épargnes rien, si ta hache sanglante rencontre Henri de Bruges, honneur de son pays, épargne au moins cette tête innocente ! C'est celle de ton fils ! ». Une musique sobre mais sombre accompagne cette lecture qui serre la gorge..., dans un souffle, le duc s'exclame alors : « Mio figlio ! ! », expression mise en relief et prenant tout son sens car le mot n'est pas écrit dans la lettre.

...ed Aria del Duca. La version *minimaliste* Schippers fait lever le rideau à ce moment, alors que les cors et l'orchestre énoncent le motif mélancolique et chaleureux de la cavatine. Le personnage en scène n'a qu'à chanter son air « Nei miei superbi gaudi » : au milieu de ses fiers triomphes, les louanges et les acclamations trouvaient toujours son cœur « deserto d'amor », vide d'amour. A présent le vide ne règne plus dans son cœur qui renaît : « Il figlio mio sei tu ! », mon fils c'est toi, répète-t-il !...l'orchestre augmente sa ferveur avec celle du personnage, la flûte double délicatement la voix et les cordes submergent presque le chant !...Triomphe de bonheur mais sur une musique dont la sentimentalité se teinte pourtant d'une pointe de mélancolie : c'est tout Donizetti.

Un sombre motif passe à l'orchestre, accompagnant pourtant une nouvelle positive, apportée par Carlos : ses vœux ont enfin été exaucés, le roi le remplacer par Medina et l'envoie, lui, sur les rives lusitaniennes, « conquérir un nouveau royaume ». [cabalette] Il imagine déjà les nouvelles victoires qui lui sourient, « plus nobles et pures. / De l'horrible hache, / à d'autres l'honneur. »

Il est intéressant d'étudier la maturation, l'achèvement intervenu entre la première mouture de la cavatine, tirée d'*Il Paria*, composé dix ans plus tôt (en 1829), et la forme définitive, élaborée pour *Le Duc d'Albe* et collant non seulement à ses sentiments mais aussi à la « tinta musicale », comme dira Verdi, la couleur musicale générale de l'opéra. L'air est pourtant déjà magistral et impressionnant dans *Il Paria*, où il n'apparaît qu'après un changement de décor et un long prélude alternant grandeur de sentiments, noblesse apaisée et tourment, et après une *scena* (ou récitatif élaboré). Donizetti n'utilise pas le début de la mélodie exprimant la douleur d'un père (eh oui, là aussi) mais la partie pleine de ferveur (décrivant pourtant une scène d'atrocités exécutées !) qui suit et qu'il développe pour en faire l'air du duc d'Albe.

La cabalette de jubilation ne vient pas du même opéra mais le donizettien peut la (re)connaître pour l'avoir entendue dans les rares exécutions de *La Favorite/La Favorita* ne la coupant pas ! Elle en constitue en effet le véritable Finale I, dans lequel Fernand(o) imagine les lauriers qu'il va pouvoir conquérir sur les champs de bataille et qui lui *favoriseront* l'amour de Léonor/Leonora.

[Le texte de Scribe comporte une scène non mise en musique qui représente la salle déjà remplie de soldats du duc d'Albe alors que chez Zanardini, Carlos n'est suivi que de quelques officiers), puis l'arrivée du duc de Médina Coeli avec sa suite, et même : « Le peuple, hommes et femmes, se précipite en foule derrière lui ». Grand opéra oblige ? Pensera-t-on...tout à fait, et cela va être bientôt confirmé : Albe accueille Médina en lui prédisant un règne facile « sur ce peuple rebelle et maintennat docile » car « ce fer vous a rendu la clémence facile ! ». Il le fait asseoir et... « Divertissements. Danses espagnoles. » Indique la didascalie : c'était donc le lieu du sempiternel ballet ! La didascalie poursuit : « A la fin du ballet, paraît Sandoval qui s'approche du duc d'Albe. Celui-ci se lève, donne à Médina ses officiers pour l'accompagner. Tout le monde se retire. Les portes vitrées du fond se referment. Le duc reste seul avec Sandoval. »]



Scena. Salvi ne conserve que l'entrée de Sandoval, les premiers mots que le duc lui adresse sont : « E Marcello ? », l'autre explique : « De la conspiration le capitaine. » Le duc demande qu'on l'amène, quant aux complices... Sandoval lui donne la sentence qu'il signe : « Dans une heure, au supplice. » Une fois seul, le duc s'interroge amèrement sur cette « nouvelle cruelle angoisse » venue le troubler, et que l'orchestre décrit ! On entend un pas...

Scena e Duetto. a) scena. (Dans la version Schippers, Marcello entre dès que l'air du duc est fini). Le duc s'adresse à Marcello : « C'est donc toi, dont la main coupable / dans l'ombre voulait me frapper ? – A libérer les Flandres seul mon bras aspire / et tu en es l'opresseur », répond fermement Marcello. A ce moment, le texte italien en dit plus que Scribe, lequel ne traduit pas l'allusion que fait le duc à propos du vain espoir de frapper l'Espagne, riche de tant de terres que le soleil ne s'y couche pas ! Puis il se radoucit et demande si c'est ainsi que Marcello répond à sa clémence, par l'assassinat ! Marcello est ébranlé et le reconnaît, comme l'orchestre d'ailleurs, qui à ce moment lance une phrase éperdue, par le maintien du duc, alors qu'il venait à lui avec l'esprit de provocation...

Le duc lui parle d'un secret et l'idée seule en fait tressaillir Marcello. Le duc poursuit : « La larme raye mon visage / et tu oses me refuser grâce, hélas ! », il se lance alors dans une belle phrase passionnée : « Ce n'est pas le tyran / face au sujet rebelle, / mais un ami, un frère / qui seulement de toi veut la pitié ! ».

Marcello, à part, dit redouter plus encore sa pitié que sa rigueur ! Puisque Marcello ne devine pas, le duc poursuit : « Que cette image sacrée pour toi / chasse désormais le doute », et il lui tend un portrait. Marcello s'écrie : « Mia madre ! ».

Le duc lui donne alors une feuille, « (fixant Marcello avec tendresse) », nous dit la didascalie et Donizetti lui met à la bouche un chant d'une immense tendresse précisément, la phrase la plus émue de l'opéra, violons au vent :

« Oh, quale ebbrezza il nuovo affetto,
che il sen m'innonda, prepara a me. »

(oh, quelle ivresse me prépare le nouveau sentiment / qui m'emplit la poitrine).

Marcello ne répond pas, fixant toujours le portrait... Le duc poursuit avec flamme : « Celui qui coule dans sa poitrine / est mon sang, ah oui, mon fils, / il est, lui, mon fils ! ». La musique mêle l'horreur ressentie par Marcello et la tendresse extrême du duc ! Marcello a déjà dépassé l'horreur de découvrir qui est son père, il ne pense qu'à son amour perdu maintenant, le nomme : « Amelia !! ». Les violons pleurent sur leur sort à tous deux ! Et le duc reprend sa belle phrase émue, s'enthousiasmant vainement en pensant que Marcello trouve un nom « grand, sublime » !... Il s'anime : « O ! figlio, oh figlio ! », avec l'ambiguïté du « ô » de prière et du « oh » exprimant l'émotion. Il lui promet tout ce qu'il peut désirer s'il l'appelle une unique fois « Père ! ».

Le pauvre Marcello affirme que son nom obscur est moins dur à porter que le nom qui irradie la gloire de son père dans les deux mondes, comme dit ce dernier, « Qu'il est lui, un tyran, moi, je le sais ! » répond Marcello.

b) La section du duo qui commence alors voit le duc se lamenter sur le nouveau sentiment qui paraît alors et le tour de force de Donizetti est de réussir à colorer la musique, de la rendre amèrement désabusée, comme les paroles : « Ah ! Quelle plus grande douleur existe-t-il ? Quel plus grand espoir déçu ? / Je trouve et perds en même temps / mon amour le plus doux ! ». Les paroles de Marcello sont plus désespérées encore : « Di questa orribil vita / non è la stessa morte / che un male assai minor. » (Moins que cette horrible vie / La mort elle-même / est un mal mineur).

Le duc ressent comme une « terribil condanna » les paroles de Marcello exprimant si fort le regret d'être son fils ! Le drame de Marcello est de se trouver en un terrible doute : « Déteste ou pardonne / toujours infâme je suis », il est pris entre deux déchirements ! « Le nom que tu m'offres / héritage de



larmes / peut-il me rendre celle que j'adore ? », désormais sans patrie, sans frères... on le repoussera en disant : « Celui-ci est son fils ! ». Il fait le mouvement de sortir mais le duc le retient : « Non ! tu dois rester à mes côtés ! », puis voyant la détermination de son fils : « Ah ! ma prière, mes pleurs / ne savent faire fléchir ton orgueil ? ». Marcello exprime plus clairement son dilemme : le duc a transpercé le cœur d'Amelia et si Marcello étend la main vers lui, il devient parricide ! Dans sa douleur, il invoque sa mère afin qu'elle lui donne la force de lutter... Ils reprennent ensuite le passage désabusé (c), en arrivent à de vives cadences conclusives... mais l'orchestre, lui, ne conclut pas, tout s'arrête sur le silence...puis, au loin, à peine perceptible, un chant choral...« De profundis clamavi a te, Domine ! », la prière des défunts !...

Scena e Terzetto. Alors qu'il allait fuir ces lieux, Marcello s'arrête, stupéfait de ce « cri de douleur » sorti du « sein des ténèbres ». Quelques officiers entrent avec Sandoval venant demander des ordres. Le duc demande de tenir « les mèches allumées, / là-bas sur la grand place et, si un murmure éclate, / une seule menace...Me comprends-tu ? ». L'autre va donner ses ordres aux officiers qui sortent. Marcello demande ce qu'il se passe « là-bas » et le duc le conduit à la fenêtre et lui dit « (froidement) », précise une didascalie que l'on ne trouve pas chez Scribe, qu'il peut voir « la piazza di Brusselle ! ». Marcello s'effraie de l'échafaud et demande qui sont les malheureux qu'il voit paraître... et le duc, toujours « (freddamente) » : « Cospiratori ! ».

Marcello pousse un cri : « Mes fidèles amis ! Amelia ! puis au duc : que comptes-tu faire ? – Mon devoir, répond l'autre, « Mon devoir. / Un devoir inflexible et sévère ! / Le mien est servir le roi, / le tien est de haïr ton père ! ». Marcello, éperdu, demande grâce pour eux mais le duc : « Et quel droit as-tu / de prier pour eux, toi, complice comme eux ? / De grâce peux-tu parler ? Moi, je ne dois rien / à leur complice », il s'adoucit alors, et, sur une phrase douceuse des violons : « je pourrais tout accorder à un fils. / S'il le demandait, s'il m'appelait père ! ». Le terrible marché est proposé et Marcello ne peut que laisser échapper un « O ciel !! » éperdu.

Le duc précise encore : « Ces gens qui implorent, demandent en vain ma grâce, / appelle-moi seulement père et ils l'auront alors, par toi. » Sandoval ajoute encore : « Voilà, ils s'approchent déjà ! », le chœur reprend, plus proche en effet.

Marcello s'exclame : « Amelia ! Mes fidèles amis ! » et le duc : « Tu n'as qu'un mot à dire / et ils auront ma grâce, ils l'auront par toi ! ». Il est émouvant d'entendre leurs voix unir leurs aspirations contraires, d'entendre le chant rassembler l'impossible, des personnages opposés. Le moment est crucial et Donizetti a alors la bonne idée de faire reprendre par Marcello, cette fois en principal, tandis que le duc chante en contrepoint, la mélodie désabusée (c) :

« Quel déchirement humain peut-il être pire que le mien ?
Voir expirer l'ange que j'adore
Ou renoncer à tant d'amour. »

En contrepoint, le duc prie : « Dieu qui a allumé tant d'amour, concède la pitié à ma douleur ! / Touche le cœur de mon chéri, / rends un fils à son père ! ».

Sandoval, pressé de voir « liquidée », c'est le mot, « la turba rea dei traditor », la foule coupable des traîtres, s'étonne de voir celui qui porte le nom d'Albe écouter pareils discours...

La cloche, lugubre, les rappelle à la réalité, soutenue par un grondement des cordes, le chant des condamnés se rapproche...Sandoval décrit la jeune demoiselle qui monte, le pied ferme, sur l'échafaud, tandis que le fer lance des flammes !...

La cloche ne cesse pas...l'orchestre gravit lui aussi des degrés d'intensité...

Le chant des condamnés, sans orchestre bien sûr, donne la chair de poule...



La pression exercée par le chantage si odieux et pourtant si humain perpétré par le duc d'Albe atteint son paroxysme. Silence.

Le duc : « Or ben ? Or ben ? » que l'on pourrait traduire par : « or donc ? » ou : « et alors ? »

Marcello, « (se jetant à genoux et lui serrant la main) », dit la didascalie, s'écrie finalement et dans une grande sobriété musicale :

« O padre, padre mio ! »

Le duc s'écrie : « O cruel, ainsi, tu l'aimais autant ? » Il fait un signe à Sandoval qui le transmet par la fenêtre aux soldats sur la place et demande qu'on suspende le supplice et qu'on les fasse tous venir. Ils reprennent tous le motif c) et Sandoval seul conserve les mêmes paroles d'étonnement et d'impatience. Marcello se demande quelle souffrance humaine existe de plus grande que la sienne : « Si pour sauver celle que j'adore / j'ai perdu un si grand amour ! », et le duc remercie Dieu d'avoir touché le cœur de son fils et de l'avoir rendu à son amour.

Finale III. La marche lugubre qui ouvre le prélude de l'opéra retentit alors, mais discrètement, accompagnant l'entrée de tous les conjurés, Amelia et Daniele en tête. Ils sont suivis de gens du peuple flamand et de soldats. Marcello sent ses forces l'abandonner, la marche continue... Le duc et Marcello sont à gauche, Amelia, Daniele et Sandoval à droite. La plainte de la flûte termine la marche et c'est dans le silence le plus complet que le duc s'adresse à Amelia : « Toi qui sans trembler regardais la hache barbare / ô jeune fille, pourquoi veux-tu tronquer mes jours ? »

La réponse est fière et brève (et ne nécessite pas de traduction) :

« Io, figlia son d'Egmont, e vendicava il padre ! »

Le duc est frappé par cette réponse et dit « (avec émotion) » : « Quoi ? Pour ton père ? Son ombre doit être / subliment altière, si elle a su tant t'inspirer ! »

L'orchestre fait épanouir à ce moment la tendre mélodie du prélude et le duc se tourne vers Marcello, accompagné par la même mélodie vraiment pleine de tendresse : « Morir costei sapea pel genitor... Elle savait mourir pour son père... / Et toi, vivre pour le tien, cruel tu ne sais pas encore ! »

Amelia lui demande de ne pas le faire, la mélodie du prélude continue toujours mais dans une tonalité différente, car son bras ne saurait être désarmé... par quiconque !

Le duc déclare avec hauteur qu'elle ne doit rien à sa clémence, sa grâce ne vient pas de lui, mais « De quelqu'un qui m'égale en puissance / et que le roi créa égale à moi ! ».

Marcello, « (vivement, à voix basse) » lui chuchote : « Padre mio, quel nome non lo dir ! » et il est attendrissant de le voir s'adresser au duc par ce mot si difficile à prononcer de « Padre mio », comme s'il s'était habitué, comme si c'était logique !...

Marcello supplie donc son père, la clarinette donne toujours le motif de la tendresse, la clarinette reprend encore, accompagnée par la harpe... tandis que Marcello supplie « Un seul jour encore [...] ou je m'immole à tes pieds ! ».

Pendant ce temps, Amelia s'adresse à Daniele : « Ah oui, je comprends, il doit partir » et le duc : « Ah, cruel ! », et Marcello, qui cette fois exerce la pression en répétant bien le mot si désiré « Ah, ô père ! »...

Amelia s'écrie, sur un orchestre muet : « C'est à Medina Celi que nous devons la vie », mais Sandoval riposte : « Non en vérité, c'est à lui ! » et il désigne Marcello !

Scribe déclare Hélène « étonnée » mais Zanardini lui préfère un plausible « l'apercevant » ; elle s'écrie : « Marcello ! Oh ciel ! ». L'orchestre esquisse une montée chromatique... Sandoval explique : « Quelle que soit sa requête, le Duc ne lui refuse rien / et tous eurent grâce par lui ! ».

Cette fois, l'orchestre attaque une impressionnante montée chromatique, cristallisant en un éclair la stupeur et l'horreur s'emparant de tous les autres (Thomas Schippers enflamme alors son orchestre !). Tous se lancent alors dans la véhémence **strette finale** : « Squarciato è il mistero ! », le mystère est



découvert, s'écrient Amelia, Daniele et les conjurés, croyant que Marcello les a tous trahis ! Le duc s'étonne de voir son fils hésiter, avoir du mal à choisir entre « un noble père » et « la plèbe scélérate, lâche » et Sandoval en reste toujours sur l'étonnement de voir le pouvoir du jeune homme sur le duc. Dans un moment d'exclamation, après la première exposition du motif de la strette, se distingue une sorte de bref dialogue dans lequel Marcello tente désespérément de se faire entendre par Amelia qui le repousse : « Ah, tu vendis au tyran / et la patrie et la foi ! », dialogue auquel font écho les menaces du chœur... Sur un vibrant aigu décisif d'Amelia, la strette reprend, véhémence comme une malédiction. (Certaines représentations coupent, hélas, dialogue et reprise de la strette, comme celles de Florence et Bruxelles). L'orchestre conclut d'une phrase enflammée qui donne la chair de poule par son urgence avivée encore une fois par Thomas Schippers. La didascalie finale précise : « Amelia s'éloigne avec les conjurés, sans tourner un regard vers Marcello, lequel, désolé, se jette dans les bras de son père. Amelia, sur le point de sortir, se tourne, le désigne à Daniele et sort. »

Si les musicologues soulignent l'originalité du Finale II dont la complexité dédaigne la traditionnelle bipartition en concertato et strette, il faut ici également remarquer comment Donizetti repousse à nouveau la formule éprouvée. On ne trouve pas d'ensemble concertato largo se développant peu à peu mais simplement, directement, une strette unique, un seul morceau d'ensemble, incisif, bref, presque fulgurant comme le sentiment d'horreur, la répulsion éprouvés par les Flamands. Façon de faire déjà moderne que Verdi adoptera, notamment dès *Attila*. C'est d'autant plus intéressant à remarquer qu'en 1839, aussi bien un Mercadante qu'un Pacini, n'auraient pas manqué au finale régulier, la preuve en est, même plus tard encore, lorsque dans *Il Reggente*, pourtant de 1843, Mercadante, imperturbable devant la situation à décrire musicalement, déploiera encore ses vastes ensembles *largo concertato* –superbes au demeurant ! – dans ses Finales I et II, ne cherchant pas à échapper au système. Dans la même histoire, mise en musique sous le titre d'*Un Ballo in maschera*, Verdi (seize ans plus tard, il est vrai) innovera brillamment...tout au moins pour son Finale II, finissant sur des sarcasmes et des rires moqueurs.

Les choses à dire ne s'arrêtent pas là, car pour l'unique fois, la version Salvi n'ajoute pas *mais substitue* ! En effet, à partir du moment où Amelia remarque « C'est à Medina Celi que nous devons la vie », la tonalité change et encore durant l'explication de Sandoval, soulignée par un orchestre tourmenté...Un « O cielo !! » d'Amelia est repris par le chœur, l'orchestre attaque une montée chromatique et éclate un vaste ensemble, soutenu par un orchestre menaçant –mais certainement pas donizettien –, alternant exclamations d'Amelia, de Marcello, du chœur. On entend alors une reprise de la tendre mélodie du prélude (de l'opéra) qui devient peu à peu une grande phrase chantée par l'un ou l'autre des solistes et ponctuée par des interventions véhémentes du chœur.

L'intérêt du morceau est indéniable : il est réussi, car il atteint non seulement grandeur mais émotion... L'ennui, si l'on peut dire, c'est qu'il n'a plus rien de Donizetti mais reflète clairement *l'air du temps* des années 1880 où Salvi opérait son travail : il « sonne » post-verdien, tout à fait à la Ponchielli.

Le mystère n'est pas dévoilé pour nous, contrairement à ce qu'affirment tous les personnages au début de l'ensemble ! (Les paroles de stupeur et d'horreur sont les mêmes). Salvi n'avait en effet pas besoin de composer cet ensemble puisqu'il en existait un autre...à moins qu'il manquait trop de musique ?...

Le mystère ne s'arrête pas là, car cet ensemble n'est pas exécuté automatiquement dans chaque production utilisant la version Salvi ! L'auditeur le découvrira uniquement dans les



enregistrements de la RAI en 1951 et celui (moins officiel) de la reprise qu'Eve Queler dirigea à New York en 1982...mais là aussi des différences nous attendent ! Le chef Fernando Previtali construit fort efficacement l'ensemble qui atteint vraiment un beau sommet avec la phrase principale des solistes ponctuée par de vives interventions du chœur. Chez Eve Queler, on ne peut qu'être frustré, car il n'y a qu'une exposition de la phrase en question, l'ensemble ne parvenant pas ainsi à se déployer, à atteindre une ampleur ! Pour être vraiment précis, ajoutons qu'une divergence sépare encore les deux exécutions en ce que le Maestro Previtali fait entendre quatre accords plaqués conclusifs et traditionnels de l'orchestre, tandis qu'Eve Queler n'en retient que deux. (La fin de la Stretta-Finale II, bizarre, sent aussi le « bricolage » à New York, mais peut-être que Mrs Queler n'avait-elle pas à disposition de partition complète ?...).

ATTO QUARTO

(Salvi : 29 mn. / Schippers : 20mn.)

Quadro Primo : (Salvi : 16 mn. / Schippers : 10mn.)

L'oratoire d'Amelia.

Preludio, Scena e Romanza. Le prélude aux amples phrases de Salvi ne sonne pas donizettien, même quand il en vient à emprunter le thème du duo Alba-Marcello du premier acte : « Un vil non sono » qui cherche assez tôt à percer. En revanche, il se rattache logiquement à l'efficace scena qui lui fait suite et comporte de belles phrases des violons qui traduisent à merveille l'état de désabusement et de lassitude du personnage, comme après « l'attenderò, la rivredrò !! ». L'air qui va suivre est vite devenu le morceau le plus connu de l'opéra, enregistré dès l'ère du phonographe, par Caruso, notamment. Curieux retour des choses, pour ainsi dire, car si la main du pauvre Salvi fut jugée sacrilège par certains, eh bien le seul morceau entièrement écrit par elle fut attribué à Donizetti ! Cette scena et l'air superbe qu'elle introduit sont à prendre comme des morceaux à la valeur certaine mais ne comportant que *l'esprit* de Donizetti, ce ton désabusé et romantique, et non le style ou la manière.

Les premiers mots de Marcello nous renseignent : « Inosservato, penetrava », il est entré dans l'oratoire d'Amalia sans être vu de personne. Là, chaque soir, elle vient prier et se recueillir sur la mémoire de son père. La lassitude dont est empreint Marcello, se colore d'un espoir aux mots « L'attenderò. La rivredrò », pourtant suivis d'une fort belle phrase des violons, submergée de désenchantement.

« **Angelo casto e bel** »... que nul voile d'inquiétude ni de terreur ne vienne troubler cet ange si cher pour lui. Puisse Dieu réserver la joie à elle, la douleur pour lui ! Un trouble verdien s'empare de l'orchestre lorsqu'il s'imagine proscrit mais souhaite qu'au moins elle ne maudisse pas son souvenir. L'orchestre s'apaise lorsqu'il parle de sa voix mourante, ne pouvant que dire, encore et toujours : « Angelo casto e bel »...Il reprend le motif initial de l'air et l'orchestration l'illumine peu à peu d'une belle exaltation, l'irradie tel cet ange qu'il invoque... atteignant un sommet d'émotion et d'expressivité dans la phrase sublime « A lei le gioe, a me il dolor », (à elle les joies, pour moi la douleur). La harpe accompagne sa répétition douce et triste mais pleine de ferveur : « A lei le gioie... a me il dolor », superbe, qu'un bel aigu vienne ou non couronner l'ultime mot « dolor !... ». (Aigu devant du reste poser problème aux ténors puisque



Dalmacio Gonzales, par exemple, intervertit les mots et fait son aigu non sur « a me il doLOOOR » mais sur « il dolor a MEEE ». Un enregistrement réalisé au Teatro San Carlo nous montre un superbe Ottavio Garaventa chantant l'air avec bonheur, qu'il fasse ou non l'aigu final ! Le son étant précaire, on a du mal à déterminer s'il s'agit d'un bis ou si le pirate a glissé à cet endroit une interprétation de l'air tirée d'une autre soirée.... Là, Salvi atteint à Donizetti, avec ses moyens plus tardifs, dirons-nous, mais accède à l'esprit de Donizetti : la ferveur dans le malheur, l'émotion dans la noirceur, la chaleur dans le désespoir !

Scena e Romanza. La version minimaliste Schippers reprend l'air initialement conçu par Donizetti pour cet endroit « Anges des cieux, éloignez d'elle / et le chagrin et la douleur ». Voyant que l'opéra ne serait pas prêt d'être monté, il choisit heureusement de transporter l'air dans *La Favorite*, sous les mots « Ange si pur », devenant dans l'édition italienne de *La Favorita* : « Spirto gentil ». Charmantes paroles souvent utilisées pour caractériser Donizetti lui-même, tant l'expression lui correspond : « gentile » signifiant non seulement gentil, aimable mais noble (comme gentilhomme en français) et tel était l'esprit de Gaetano : noble pour les autres, aimable dans son inspiration artistique, autant qu'il était capable d'auto-dérision pour lui-même.

En restaurant à sa place originelle cette romance, Thomas Schippers en conserve partiellement le texte italien (apprêté par F. Jannetti pour la seconde traduction de *La Favorita*).

L'acte commence sans scena, sur la plainte énoncée d'abord par la flûte puis reprise par la voix. Les paroles de regret d'un amour perdu s'accordent avec la situation du *Duca d'Alba*, sauf au milieu, lorsque Fernando reproche à Leonora d'être déloyale. La révision Schippers adapte alors de nouvelles paroles en accord avec le texte de Scribe adapté par Zanardini pour Salvi. Elles expriment le souhait qu'Amelia ne maudisse pas leur amour s'il devait mourir en un cruel exil. En mourant, il répéterait alors « Spirto gentil... ».

(Le Teatro Comunale de Florence aurait pu accueillir cette modification introduite au Festival de Spolète. Au lieu de cela, il conserve le texte de *La Favorita*, changeant seulement le « donna sleale » (femme déloyale) qui devient alors « donna fatale ». Les paroles suivantes ne conviennent pas vraiment puisque Fernando reproche : « Donna fatale a te d'accanto / del genitor, scordavo il pianto : femme fatale, à tes côtés, / de mon père, j'oubliais les larmes », or le pauvre Marcello ne semble pas tant attaché à son père retrouvé... La suite ne va plus du tout, car il est question de la « honte mortelle » tachant « la patrie, le ciel » à cause de cet amour !...).

[Le texte de Scribe comporte un long passage non mis en musique et qui pourrait correspondre à une scena e cabaletta exprimant le mélange d'angoisse croissante et d'espoir ému de Henri, à l'idée de l'arrivée désormais toute proche d'Hélène.]

Scena. On note chez Salvi un petit passage de scena en plus pour exprimer l'anxiété de Marcello, amplement décrite, on vient de le voir, par Scribe.

Scena e duetto. Amelia est prise de stupeur en découvrant chez elle « quel vil, quel traditor ! », il tombe à genoux (mais le fléchit seulement, chez Scribe) et commence le duo par un beau thème tourmenté à l'orchestre. Il lui demande une grâce ou alors la possibilité de mourir devant elle...elle le repousse avec effroi, il a alors une phrase plaintive, affirmant devant Dieu ne pas être coupable ! Elle prend d'abord sa protestation d'innocence pour du remords d'homme coupable, tremblant devant sa faute mais il l'étonne en jurant son innocence devant Egmont ! Il la presse ensuite de ne pas l'interroger...qu'il suffise à Amelia de savoir qu'il renonce à un rang, à un nom, pour seulement la venger ! Amelia est ébranlée et Zanardini ajoute de lui-même un « (touchée et perplexe) ».



La version Salvi ajoute ici un passage vif, sympathique mais un peu vain, dans lequel Marcello se voit déjà aux côtés d'Amelia, cherchant des ennemis qui combattent l'Espagne, tandis qu'elle se demande si elle peut croire en lui.

Elle déclare alors que s'il dit la vérité, il peut retrouver dans son cœur la place qu'il occupait ! Ces douces paroles ravivent en Marcello « il celestial ardore » selon ses termes et il l'engage à parler. L'Espagne rappelle le tyran qui, moquerie suprême pour le peuple qu'il a déchiré, s'en ira en toute impunité. « Non ! Non ! Dieu ne le veut pas ! » clame Amelia, avant de lui dire que le peuple a besoin d'un bras fort pour frapper !

Amelia reprend alors le thème vif ajouté par Salvi et que Marcello vient d'interpréter, soulignant qu'« Il est encore des cœurs ardents et généreux / prêts à servir la cause et les arrêts des cieus ! » (Le texte existait chez Scribe).

Marcello ne peut lâcher qu'un « Ciel !! » qu'Amelia interprète évidemment mal : « Tu trembles déjà ? ». Amelia, implacable déclare alors : « Je ne veux pas de serments ! Qu'il meure... / Et je te crois... qu'il meure et je te pardonne ! ».

Cette fois c'est un « Ahimè ! » éperdu que lâche Marcello en se tournant vers ailleurs... « D'horreur tu tressailles ? », interroge Amelia, et Marcello, horrifié, vraiment : « Oui, oui, je ne le peux pas, je ne le veux pas ! ». Elle le chasse alors et il commence la strette tourmentée : « Dal labbro tuo / tremante io pendo », suspendu en tremblant à tes lèvres, / j'attends qu'elles m'ouvrent / l'enfer ou le ciel ! / Destin funeste / je te déteste ; sois maudit, ô jour cruel ! ». Amelia a une phrase musicale hachée et ponctuée fébrilement, le pressant seulement de partir loin d'elle... Après cette première exposition de la strette, la musique se fait plus sombre, Amelia, comme inspirée, s'écrie : « Dieu me guide. / Dieu m'inspire malgré toi / cette nuit mon poignard frappera le tyran ! », Marcello lâche alors un « Mio padre ! » désolé, Amelia pousse un cri...

Voilà, elle connaît « l'horrible secret », dit Marcello, mais Amelia a peine à le croire « Quoi ? Ce tyran, cet infâme ? Dis-tu la vérité ? » L'orchestre halète comme les personnages, tous deux éperdus ! Face à la confirmation de Marcello, elle scelle leur désaccord en disant : « L'enfer hélas nous sépare / tu sers ton père, je vais venger le mien ! ». Marcello reprend le motif de la strette mais Amelia, en contrepoint, souligne bien la différence de sentiments. (Cette reprise est parfois coupée et c'est dommage car la situation dramatique a évolué entre les deux expositions du motif de la strette. Ruth Falcon à Florence la couronne d'un aigu fulgurant et interminable qu'elle est la seule à faire !).

Quadro Secondo : (Salvi : 13mn. 30' / Schippers : 10mn.)

Le port d'Anvers sur les rives de l'Escaut.

La flotte espagnole qui doit emmener le duc d'Albe est prête à mettre à la voile. Le vaisseau amiral est sur la droite. Le port est couvert de marins et de soldats s'occupant des préparatifs de l'embarquement.

Coro di marinai e soldati. L'orchestre attaque une joyeuse musique puis le chœur des soldats et des marins s'écrie : « Amenez les voiles » et donne libre cours à son bonheur d'imaginer le sol de la patrie qu'ils vont retrouver.

Marcia ed Inno. Les trompettes sonnent majestueusement, puis l'orchestre suggère la marche accompagnant au premier acte l'entrée du duc d'Albe. La marche se poursuit durant le défilé : les



marins courent à leurs vaisseaux, les soldats se mettent en rang au fond, le duc d'Albe paraît, précédé et suivi de pages et d'officiers. Il s'appuie sur le bras de Marcello et le duc de Médina-Coeli marche à

ses côtés. Les vaisseaux hissent leurs pavillons, les drapeaux s'abaissent chez Scribe et Zanardini ajoute des « gardeie vallone », tandis que le peuple flamand se tient de côté...

A la fin de la marche, le chœur s'écrie : « Honneur à lui, noble champion / de la gloire espagnole », les tambours roulent, les trompettes sonnent glorieusement à la fin de l'hymne qui s'arrête net. On apprécie la juste mesure, artistiquement dosée par Donizetti, de pompe martiale et brillante dont ne pouvait faire à moins un personnage comme le duc d'Albe.

Recitativo ed arioso. Celui-ci remet le pouvoir entre les mains du duc de Medina-Celi, en disant que les fortifications de Lisbonne salueront bientôt les soldats ibériques (c'est le lieu de la prochaine « mission » du tyran des Flandres). Il se lance alors dans un arioso ou bref morceau d'adieu: « Addio ! conquistata mia terra, / e voi che seppi alfin domar ! », (adieu ma terre conquise et vous que j'ai su enfin dompter). Si le passage est trop bref pour être un air, il constitue néanmoins un adieu de fière allure (...musicale, car l'arrogance des paroles est remarquable).

Finale ultimo (Scena, gran concertato e Inno-strette finale). Des jeunes filles s'avancent, portant des paniers de fleurs, le duc d'Albe s'adresse à l'une d'elles qui garde les yeux baissés. Il lui demande ce qu'elle veut, lui disant d'approcher sans craindre et de tourner son regard vers lui... L'orchestre fait simplement rebattre des notes piquées par les violons comme pour souligner l'innocence de la scène... La jeune fille souffle à l'homme qui est à ses côtés (le brasseur Daniele) qu'une telle vue fait vaciller son bras et son cœur...

Le duc lui demande de parler et elle s'efforce de dire : « Avant que tu ne partes, j'implore de toi une faveur : / au nom des Flandres je suis venue à toi / pour t'apporter leurs vœux... », les violons frémissent. Le duc tend la main pour la relever, lui demandant « Quels sont-ils ?

- Ceux-ci ! » s'écrie Amelia, tirant un poignard de sa robe. Mais au moment où elle le lève sur le duc d'Albe, quelqu'un s'interpose et essuie le terrible coup : Marcello ! ! S'écriant : « Mio padre ! », il vacille.

Amelia pousse un cri déchirant et s'effondre dans les bras de Daniele.

« Qu'as-tu fait ? », s'écrie le duc, serrant Marcello dans ses bras.

« Mon devoir !

J'ai défendu mon père, elle a vengé le sien !

A cet ange pardonne ! En elle pardonne-moi ! ».

Le duc soutient son fils et promet, avec toute la douleur dont il est capable : « lo giuro al Signor ! » (Je le jure au Seigneur).

Angelo Zanardini ajoute une didascalie émouvante : « Amelia s'approche de Marcello qui la regarde avec tendresse. »

C'est Marcello, mourant, qui conduit le sublime concertato du finale :

« Con le tue labbra sfiorami
cara adorata, il viso ! »

(de tes lèvres, chère adorée, / effleure mon visage.)

Amelia reprend la phrase musicale de Marcello, en disant avec désespoir que la douleur la tuera bientôt sur sa tombe toute fraîche. Le duc d'Albe est éploré :

« O figlio mio, o figlio mio
Deh ! Non morir ancor
troppo punisce Iddio
in te il paterno error ! »



(O mon fils, ô mon fils / ah ! ne meurs pas encore, / Dieu punit trop / en toi l'erreur paternelle !)
En contrepoint, on entend les imprécations de Daniele et des Flamands :

« Sia maledetto, sia maledetto
chi il suol fiammingo insanguinò ! ».
(Que soit maudit, celui qui a ensanglanté le sol flamand)

Texte un peu cruel car Marcello était leur ami...enfin, leur souffrance sous le joug espagnol, ne peut être mise de côté...surtout au moment du départ de leur tortionnaire et cela ne veut pas dire non plus qu'ils oublient Marcello... Ils *font la part de choses*, comme l'on dit.

(Les autres personnages ne possèdent pas de texte en dehors de « Hissez les voiles ! » et c'est curieux, car si ces paroles sont plausibles dans la bouche des matelots et des soldats, Sandoval ou Carlos, maintenant au courant de l'identité de Marcello, *devraient* avoir un mot à l'égard de leur chef le duc d'Albe...)

La révision Schippers fait reprendre encore la phrase par Amelia, pour notre plus grand bonheur !, et l'ensemble devient une vague sublime...

On distingue la voix désolée du duc à laquelle répond celle de Marcello, plaintive...Les violons rivalisent avec les voix, enveloppent tous et tout sauf la voix d'Amelia qui atteint le sommet de l'ensemble...

Marcello faiblit encore... mais se détache des bras de son père pour se tourner vers Amelia : « Regarde-moi Parle-moi encore »...L'orchestre halète. Amelia pousse un cri désolé et s'effondre sur Marcello.

Le trombone solitaire émet une plainte... Le duc pose la main sur le cœur de Marcello et constate : « Son pauvre cœur s'est glacé ». Il s'éloigne alors et monte sur le pont mobile du navire amiral...Les Espagnols s'empressent d'ordonner qu'on hisse les voiles... tandis que l'orchestre annonce la préparation de quelque chose...

Le duc jette alors amèrement :

« Terra esecrata ! » (Terre détestée)

Daniele et les Flamands s'écrient :

« Et la main du Seigneur l'a foudroyé depuis le ciel ! ».

Donizetti unit alors de manière inattendue et géniale, dans une musique unique, la marche du duc d'Albe, les malédictions du peuple flamand et le cri d'honneur des Espagnols au duc d'Albe. Reprise ambiguë de toute façon impressionnante, qu'elle soit exécutée nerveusement ou posément, selon l'humeur du chef ! car la discographie montre les deux.

La didascalie finale est rapide :

« Le navire se met en mouvement et le rideau tombe. »

L'orchestre n'a que quatre accords conclusifs, avec quelques mesures de plus chez Salvi, et au Teatro San Carlo, cas unique, on double les quatre accords, obtenant ainsi un effet saisissant.

* *
*



Dans le livret original de Scribe, on sent bien qu'on satisfait l'aspect spectaculaire du grand péra à la française. Voici comment ce déroule ce finale... *littéraire*, pour ainsi dire.

Après le coup de poignard fatal, Henri meurt vite, mais enjoint le duc à partir, car l'Espagne l'attend et il demande aussi de reposer en ces lieux qui l'ont vu naître : « et pour ces derniers vœux que vous saurez comprendre / mon père !!... recevez l'embrassement d'un fils ! ».

(Explication qui manque chez Zanardini où le duc ne semble même pas penser à emmener le corps de son fils avec lui.)

Le duc se jette sur le corps de son fils et dans une sorte d'air en deux couplets se lamente désespérément jusqu'à trois points d'exclamation : « J'ai perdu mon fils !!! ». Le chœur intervient souvent, rappelant tel ou tel des leurs tombé sous le fer espagnol et ne cache pas sa satisfaction de voir justice faite en la perte pour le duc, de son fils bien-aimé : « Il pleure ! A son tour le tyran / il verse des larmes de sang ! ».

Les matelots signalent au duc qu'il faut partir. Il a alors cet adieu :

« Adieu mon fils !... A toi ! mes éternels regrets !
Et toi terre fatale où moissonne le glaive,
Terre que je maudis ! Adieu pour jamais ! »

Il se dirige vers le vaisseau amiral et le chœur du peuple s'exprime d'abord à mi-voix : « Il part ! Il part !... ce bourreau, ce tyran / que sur son front retombe notre sang ». Puis, la didascalie précise et nous citons toute la fin du texte de Scribe : « au moment où le Duc met le pied sur la planche qui doit le conduire sur le vaisseau, les transports de joie deviennent plus bruyants et finissent par éclater en longues acclamations.

Jour d'ivresse et de délire / dans ce lieu qu'il a quitté / l'air plus pur déjà respire / la joie et la liberté ! /
A bas notre tyran !... Vive la liberté !

A ces cris le Duc qui allait rentrer dans le vaisseau revient vivement sur ses pas. Le peuple effrayé reprend à voix basse

C'est lui ! C'est lui ! Ce bourreau ! Ce tyran !
lui faut-il donc encore notre sang ?

Curieux ajout que ce retour esquissé par le duc ! Pourquoi ? Pour le côté spectaculaire ? Et pourquoi montrer les Flamands aussi craintifs, puisque après leur explosion de joie ils ont comme un recul... Il faut également penser que les Espagnols sont toujours là ! Le duc de Médina-Coeli n'est certainement pas dépourvu de soldats...

Le Duc, arrivé au milieu du théâtre, aperçoit le corps sanglant de Henri. Il détourne les yeux, cache sa tête dans ses mains, et s'enfuit précipitamment jusqu'au vaisseau où il entre et qui s'éloigne du rivage. A cette vue les transports de joie éclatent de nouveau. Hommes et femmes se mettent à danser et jettent en l'air leur bonnet.

CHOEUR

Jour d'ivresse et de délire,
dans notre heureuse cité
l'air plus pur déjà respire
la joie et la liberté !
A bas notre tyran !... Vive la liberté !



On voit dans le lointain, à l'horizon, toute la flotte mettre à la voile. Le Duc debout sur le vaisseau amiral étend la main vers le peuple comme pour le maudire. Les trompettes et les tambours se font entendre, et sur le devant du théâtre, Daniel et Hélène sont à genoux près du corps de Henri qu'ils baignent de leurs larmes. La toile tombe. »

* *
*

Le triple lien du destin

Le chant de mort du ténor dans *Pia de' Tolomei* connut une rapide notoriété et certains ténors en firent leur plus grand triomphe, à tel point que l'on surnomma le célèbre Napoleone Moriani « Il tenore dalla bella morte » (le ténor à la belle mort). Eh bien, dans ce finale sublime du *Duca d'Alba*, Donizetti élabore le motif musical du chant de Ghino dans *Pia de' Tolomei*, donc pour ténor soliste, et en fait un admirable ensemble concertant, unissant les lignes de chant différentes de tous les autres personnages et des chœurs.

Ainsi, le lien est établi, entre *Pia de' Tolomei*, opéra de ses adieux à Naples, et le suivant qui devait être créé en France, mais qui ne serait jamais terminé : *Il Duca d'Alba*.

Après cette coïncidence musicale et historique, le destin renoue le lien en quelque sorte, puisque le 15 avril, l'Italie, par le biais du Gran Teatro La Fenice, redonne *Pia de' Tolomei*, tandis que le 17 avril, la France (par la Saison lyrique de la Radio) fait exécuter *Il Duca d'Alba*, motivant les deux volets de cette aventure donizettienne que propose *Forum Opéra* et dans laquelle l'aimable lecteur vient de nous suivre !

Yonel Buldrini (Mars 2005)